L'Étude récréative et sérieuse de Vincent Roudaut, un hérétique du celtisme au XIX^e siècle

Étude récréative et sérieuse: Vincent Roudaut, a nineteenth-century heretic of Celticism

Malo Morvan

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lbl/607>

DOI : 10.4000/lbl.607

ISSN : 2727-9383

Éditeur

Université de Bretagne Occidentale – UBO

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2019

Pagination : 199-228

ISBN : 979-10-92331-49-3

ISSN : 1270-2412

Référence électronique

Malo Morvan, « *L'Étude récréative et sérieuse* de Vincent Roudaut, un hérétique du celtisme au XIX^e siècle », *La Bretagne Linguistique* [En ligne], 23 | 2019, mis en ligne le 01 mai 2020, consulté le 04 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/lbl/607> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lbl.607>

La Bretagne Linguistique est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

L'Étude récréative et sérieuse **de Vincent Roudaut, un hérétique du celtisme** **au XIX^e siècle**

MALO MORVAN*

Lors de ma thèse qui portait sur les conflits au sujet de la définition du « bon breton » au sein des paratextes de dictionnaires, je suis tombé sur un ouvrage curieux : un *Supplément aux dictionnaires bretons*, sous-titré *Étude récréative et sérieuse. Histoire, physiologie linguistique, orthographe, vocabulaire, etc.* L'ouvrage est publié à Landerneau, chez Desmoulins, en 1872, de manière plus ou moins anonyme, l'auteur étant présenté ainsi : « *par le traducteur breton du Mensis Marianus de P. Jacolet et de l'Avenue du Ciel. Bali an Eê* ».

Surprenant, cet ouvrage l'est d'abord par ses dimensions : un dictionnaire de 38 pages, s'ouvrant sur une introduction qui en fait 69 ! Il l'est également par son contenu, dans la mesure où le propos de l'auteur diffère assez fortement de l'orthodoxie bretoniste de l'époque¹. Et pour cause : son auteur, Vincent Roudaut, a rédigé sa longue introduction après une polémique avec ces derniers, afin d'y défendre une position antagoniste.

Le point de départ concerne la manière d'orthographier la langue bretonne : Roudaut y défend, avec quelques nuances, une adaptation

* Docteur en sciences du langage, UBO, Brest.

1. Pour une contextualisation de ces débats, cf. notamment Bernard TANGUY, *Aux origines du nationalisme breton*, 2 tomes, Paris, Union générale d'édition, 1977 ; Jean-Yves GUIOMAR, *Le bretonisme. Les historiens bretons au XIX^e siècle*, Rennes, Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, 1987 ; Joseph RIO, *Mythes fondateurs de la Bretagne. Aux origines de la celtomanie*, Rennes, Ouest-France, 2000.

à partir de graphies d'auteurs du xviii^e, comme celles de Marigo² ou de Maunoir³, plutôt que l'adoption du système orthographique de Le Gonidec⁴. Mais cette position sur l'orthographe est elle-même étroitement associée à des thèses connexes concernant l'histoire de la langue, et son identité ou sa différence avec les autres : en effet, Roudaut s'oppose au différentialisme celtique des disciples de Le Gonidec⁵ en défendant l'idée que des influences réciproques ont existé entre la langue bretonne et d'autres langues d'Europe, et donc qu'il existe une

2. Claude-Guillaume Marigo (1693-1759), prêtre du diocèse de Quimper, est notamment l'auteur de *Buez ar Zaent gant Reflexionou Spirituel*, d'un *Imitation hor salver Jesus-Christ*, ou d'un *Abrege eus an aviel gant meditationou*, qui connurent de nombreuses rééditions. Son breton est souvent pris comme représentatif du « *brezhoneg beleg* » [breton de curé], car on y reconnaît une proximité avec le latin et le français, sous l'angle tant de l'orthographe que du lexique ou de la syntaxe. À ce titre, il fait l'objet de vives critiques de la part de La Villemarqué dans son *Essai sur l'histoire de la langue bretonne* (1847). Cf. Malo MORVAN, *Définir la « langue bretonne ». Discours concurrentiels d'origination et d'identification dans les paratextes des dictionnaires bretons*, Thèse de doctorat, Paris 5 Descartes, p. 533-556, 695-707. (URL : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01703404>) [consulté le 20 mars 2020].

3. Julien Maunoir (1606-1683), auteur ou compilateur du *Sacré Collège de Jésus* (1659). À la fin de cet ouvrage composite, l'auteur expose ses conceptions sur l'orthographe du breton, notamment l'introduction du <c'h> ou sa volonté de rompre avec les doubles consonnes <ff> pour représenter la nasalisation. Les passages concernés sont reproduits p. 967-968 de ma thèse précédemment citée, cf. aussi les p. 133-138 et 526-529. Gwenno Le Menn a republié le *Sacré Collège* en 1996 aux éditions Skol et Fañch Morvannou lui a consacré une biographie, publiée à compte d'auteur en 2010 et 2012.

4. Jean-François Le Gonidec (1775-1838) fut un des maîtres à penser du courant bretoniste du XIX^e. Il théorise la création d'une orthographe « toute philosophique » du breton dès la *Préface* à sa *Grammaire celto-bretonne* de 1807 (p. XII-XV), et de manière plus détaillée dans son dictionnaire de 1821 (p. VIII-XI, reproduite p. 1 047-1 048 de ma thèse). À cette époque, le sens de « Celtes » a changé depuis Marigo et Maunoir, il sert à désigner une origine qui n'a rien de greco-latine (cf. Malo MORVAN, « "Régimes d'origination" et "archéonymie" : des notions pour rendre compte de la resémantisation du terme "Celtes" ? », in *Histoires des Bretagne* 6. *Quel Moyen-Âge ? La recherche en question*, Magali Coumert et Hélène Bouget (dir.), Brest, CRBC, 2019), de ce fait, l'orthographe proposée par l'auteur témoigne de nombreuses différences par rapport à celle du français.

5. Parmi les plus connus : La Villemarqué, mais aussi Auguste Brizeux, Émile Souvestre, Amable-Emmanuel Troude, Gabriel Milin, etc., voir aussi Aurélien de Courson et Arthur de La Borderie pour le bord des historiens.

comparabilité entre ces dernières. Ceci a pour conséquence qu'il n'est pas opposé à des formes linguistiques qui manifesteraient une proximité avec des langues issues du latin, par exemple (qu'il s'agisse de choix orthographiques ou lexicaux). Ainsi, déjà à l'époque, les désaccords sur l'orthographe s'appuient sur des positions plus profondes concernant le type d'affirmation identitaire auquel on associe ou non la langue bretonne, et le projet politique envisagé pour celle-ci.

Dans un premier temps, je présenterai le contexte de publication de cet ouvrage, puis je m'intéresserai aux thèses qu'il défend.

Le contexte de publication du *Supplément*

Comment sait-on que Vincent Roudaut est l'auteur de cet ouvrage ?

Le *Supplément* n'est pas directement signé par Vincent Roudaut, puisqu'il est présenté par la formule suivante : « *par le traducteur breton du Mensis Marianus de P. Jacolet et de l'Avenue du Ciel. Bali an Eê* ». Or, la traduction bretonne du *Mensis Marianus* est intitulée *Kenta Miz Mari*, elle a connu au moins trois éditions, dont la première daterait de 1866, et dont le paratexte introductif est signé « V. Roudaut, Paroc'h-dec » (sûrement pour : « égal à dix / valant dix »). Par ailleurs, il est également l'auteur d'un ouvrage intitulé *An ene christen e bali an ee* (l'âme chrétienne dans l'avenue des cieux), et c'est le surnom que lui donne Jean-Marie Le Jean, aussi connu sous le nom d'*Eostik koat an noz*, dans une poésie dédiée aux bardes bretons, publiée dans la *Revue de Bretagne et de Vendée* en 1864. Si l'on suit l'article de Jacques Fichoux dans *Feiz ha Breiz* en 1940⁶, ce surnom pourrait venir du fait que Vincent Roudaut avait comme préoccupation principale de s'assurer que les gens qu'il fréquentait iraient au paradis, donc de leur aménager une « avenue » vers les cieux.

Qui est Vincent Roudaut ?

Vincent Roudaut est né à Kerlouan, dans le Léon, en 1817. Selon Jacques Fichoux, sa dévotion pourrait lui provenir de sa marraine, Marguerite Habasque, qui lui parla beaucoup, dans sa jeunesse, d'un

6. Jacques FICHOUX, « Breiziz a ouenn vat : Barz Bali an Nenv », *Feiz-ha-Breiz*, n° 1, janvier 1940, p. 235-247.

certain Aotrou 'n Habask, lequel aurait été un martyr de la Révolution et un adorateur de la Vierge Marie. Il fut nommé vicaire à Plouvien en 1842, puis vicaire à Ploudiry en 1851, puis recteur de Ploudiry en 1859, où il resta jusqu'en 1885, avant de donner sa démission pour cause de maladie, et de décéder peu après dans sa paroisse natale de Kerlouan.

Comme tout illustre chrétien, ses bonnes actions ne s'arrêtèrent pas à sa vie terrestre, puisqu'il semble qu'il fit une apparition posthume au recteur de Kerlouan pour lui demander d'être enterré en compagnie de ses parents, et sa dépouille fut ainsi déplacée (selon Fichoux) :

Mari Corfa eus Kervizouarn, eur c'hoar gaer da Vari Yvona Habask nizez d'an Ao. Roudaut, he deus lavaret d'eomp kement-man : « Bez an Ao. Roudaut a zo bet chenchet plas d'ezan. War a lavarar, ar beleg-man, goude e varo, en em ziskouezas d'an Ao. Persoun hag a c'houlennas lakaat e relegou e bez e gerent. Ar bez-man a zo dirag dor-dal an iliz koz, hag eno e c'helloc'h gwelet e hano⁷. »

Marie Corfa de Kervizouarn, une belle-sœur de Marie Yvonne Habask, nièce de M. Roudaut, nous a dit ceci : « la tombe de M. Roudaut a été déplacée. D'après ce que l'on dit, le prêtre est apparu après sa mort à M. le Recteur et a demandé que ses reliques soient déposées dans la tombe de ses parents. Cette tombe se trouve devant le porche de l'église, et c'est là que vous pouvez voir son nom. »

Vincent Roudaut fut également un auteur prolifique, puisqu'il publia de nombreux ouvrages religieux⁸ : *Heuriou ar C'hristen mad*, *Heuriou ar C'hristen mad bihan*, *An ene christen e bali an ee*, *Sceul ar Baradoz*, *Buez an aotrou Sant Serves*, *Ar c'henta miz Mari*, *Gwerz St Edern*, *Eun ene christen : an introun Silburne*. Gwennole Le Menn se demande par ailleurs si Roudaut n'aurait pas également contribué à un *Abrege eus an Aviel*, à partir de l'œuvre de Marigo. Au-delà du nombre de publications, ses ouvrages ont pour une bonne part connu

7. *Ibid.*, p. 246.

8. Diverses sources permettent de reconstituer la bibliographie de cet auteur qui ne signait pas toujours ses œuvres. En particulier, l'article « Ar furcher brezhonek : Visant Roudaut », signé L. LOK (sûrement Louis DUJARDIN), dans *Arvor*, n° 136, 22 août 1943, p. 2. Mentionnons aussi le livre 11 de la thèse de Gwennole LE MENN, *Contribution à l'étude des dictionnaires bretons*, thèse de doctorat, Rennes, dirigée par Léon Fleuriot, en 15 cahiers, 1981. Voir aussi sur PRELIB : <http://mshb.huma-num.fr/prelib/personne/207/> [consulté le 20 mars 2020].

un grand nombre de rééditions, et sont généralement considérés par les commentateurs comme étant écrits dans un bon breton.

Par ailleurs, il est également reconnu comme étant un homme fort érudit : c'est ce que reconnaissent les divers auteurs qui en ont traité (Fichoux, Dujardin, ou Gwenno Le Menn qui présente les références mobilisées dans le *Supplément*). C'est aussi ce que mentionne Antoine Favé, dans le *Bulletin de la Société Archéologique du Finistère*, lorsqu'il évoque son « oncle à la mode de Bretagne⁹ » :

Je subissais, à part moi, la mélancolie du souvenir. Ce presbytère m'avait été si hospitalier, lorsque le curé de Ploudiry était M. *Vincent Roudaut*, mon oncle à la mode de Bretagne, et que j'y venais passer, chaque année, quelques jours de vacances.

C'était une figure qui mériterait bien une place dans une galerie bretonne : jamais, au reste, il ne fut la copie de quelqu'un : d'une érudition qui étonnait, c'était un *autodidactique* [sic] d'une puissance rare : c'était une encyclopédie, où il pouvait se rencontrer quelques passages faibles, défectueux, des solutions de continuité, mais représentant dans l'ensemble une force de travail incalculable. La Bretagne lui doit des ouvrages bretons qui font autorité (*Kenta mis Mari*, *Bale an Env*) ; et l'église de Quimper ne peut oublier ce petit curé de campagne qui entretenait une correspondance avec H. Lasserre, Granier de Cassagnac père, Léon Gautier¹⁰, Dom Plaine ; qui conservera fidèlement de précieuses amitiés à la Faculté de lettres de Rennes, avec MM. H. Martin¹¹, Dupuy, etc., et notamment des relations d'affection spéciale et de collaboration suivie avec le vénéré M. Morin¹².

Il faudrait dire en fait que son érudition était en décalage avec celle des celtistes auxquels il s'opposait : il fréquentait des érudits spécialistes de la culture classique, les auteurs bretons lui reprochent de ne pas

9. Antoine FAVÉ, « Au retour d'une excursion (Landerneau-Chateaulin) », *Bulletin de la Société Archéologique du Finistère*, tome XXVI, 1899, Quimper, Cotonnec, p. 383.

10. Léon Gautier (1832-1897). Archiviste de l'école des Chartes, spécialiste notamment de la chanson de Roland.

11. Thomas-Henri Martin (1813-1884). Historien helléniste, spécialiste des théories scientifiques chez les Anciens, doyen de la Faculté de Lettres de Rennes de 1844 à 1880.

12. Sûrement Eugène Morin (1814-1876), qui enseigna à la Faculté de Lettres de Rennes. Dans le débat concernant les origines de la Bretagne (cf. B. Tanguy, J. Guioimar, J. Rio, *op. cit.*), il prit, avec Eugène Halléguen, le parti des romanistes, contre celui des bretonistes (De Courson, La Borderie, La Villemarqué, etc.).

connaître la matière celtique, notamment les graphies du moyen-breton (en <-aff>, par exemple, auxquelles s'oppose Julien Maunoir).

Parallèlement à ses ouvrages, Roudaut a également publié des articles dans des revues, parfois sous pseudonymes, et c'est ce que nous avons maintenant besoin d'aborder pour présenter le *Supplément* et son contexte.

La querelle dans L'Océan

Vincent Roudaut mentionne explicitement, à l'ouverture de son *Supplément*, avoir entrepris la rédaction de son ouvrage suite à un désaccord apparu dans le journal *L'Océan*¹³. L'issue du débat ne lui ayant pas donné satisfaction, il entreprit la rédaction d'un ouvrage plus développé pour exprimer ses idées¹⁴. L'auteur présente la polémique dans les termes suivants, qui ne sont pas sans rappeler des débats moins anciens :

En 1867 un sincère amateur de nos antiquités nationales provoqua, dans un but louable, une discussion franche et amicale sur la même question (V. *L'Océan*). Le débat n'aboutit pas, parce que, à défaut d'arguments, on fit appel aux injures.

Mis en demeure de dire mon petit mot, je voulus justifier la préférence du lecteur breton pour le système du P. Maunoir et de Marigo, et de ceux de leur temps. Je signalais quelques points où ce système me semblait plus logique que celui proclamé le seul rationnel. Les répliques n'entrèrent pas assez dans les détails pour donner lieu à des explications claires et précises. Exclusivement préoccupés de la question d'orthographe, mes contradicteurs se contentèrent de me reprocher de ne pas formuler mon système, et de supprimer arbitrairement quelques signes [...].

On insistait aussi, toujours au préjudice de la vérité, sur la nécessité de l'uniformité d'orthographe, de l'intervention des hommes dans le perfectionnement des langues, sans distinguer celles de première et celles

13. *L'Océan* était un journal de tendance monarchiste, publié à Brest, entre 1846 et 1891. L'imprimeur en était Jean-François Halégouët, et le rédacteur en chef Hyppolite Chavanon.

14. J'ai tenté d'exhumer les articles où se manifeste le débat, mais l'entreprise est complexe pour plusieurs raisons : d'une part, les collections dans les archives sont lacunaires, d'autre part, les auteurs utilisent différents pseudonymes, et la mise en page relativement changeante fait qu'il faut rechercher leurs tribunes à divers endroits du journal. Celui-ci publiait trois éditions par semaine au moment du débat. Quand j'aurai eu la possibilité de consulter longuement le journal, je tenterai de présenter cette polémique dans une recherche ultérieure.

de seconde formation. Enfin, on ne voulait pas que dans cette question on fit appel aux langues anciennes, « le breton n'ayant rien à faire avec ces langues ». (*Supplément*, p. 1-2)

Les thèses principales du *Supplément*

Je diviserai le propos de Vincent Roudaut en trois grands domaines :

- premièrement, ses conceptions concernant l'histoire de la langue ;
- deuxièmement, ses propositions orthographiques (dont j'estime que certaines résultent des premières) ;
- troisièmement, des propos concernant essentiellement le lexique et la traduction.

Un point de cohérence entre ces trois domaines réside dans l'opposition aux thèses des bretonistes, disciples de Le Gonidec : alors que ces derniers insistent sur une histoire de la langue bretonne et la présentent comme entièrement distincte du français, car provenant d'un celtique insulaire qui n'a à voir ni avec le latin ni avec le gaulois, Roudaut au contraire prend le terme « Celtes » en son sens plus ancien (les Celtes continentaux, le terme est donc synonyme de « Gaulois ») et considère donc qu'il existe des liens de parenté entre le breton, le français, mais aussi le latin, le grec, et l'hébreu (sans pour autant retomber dans une quête de l'origine ni une fiction celtomane).

En accord avec ces principes, il propose donc une orthographe qui ne vise pas la différenciation absolue envers le français (notamment, il utilise plus souvent <c> que <k>), sa priorité reposera davantage sur ce qu'il nomme « l'analogie », terme que l'on peut entendre de deux manières :

- *soit* l'analogie des langues, c'est-à-dire que l'on peut montrer, par des choix orthographiques, des éléments de racines communes entre le breton et le latin, par exemple ;
- *soit* un raisonnement morphologique qui permet d'explicitier les régularités (dans les opérations que nous nommerions aujourd'hui flexion et dérivation), ce second sens étant alors, d'une certaine manière, pré-saussurien¹⁵.

15. Cf. Ferdinand de SAUSSURE, *Cours de linguistique générale*, Lausanne, Payot, 1916, III^e partie, p. 221-237.

De même, alors que le différentialisme des bretonistes les a poussés dans une entreprise de néologismes à partir de racines galloises, ou provenant de breton ancien et moyen, Roudaut, analyse avec un regard circonspect cette démarche de multiplication lexicale. S'il n'est pas hostile à certains emprunts envers le français, ou certains néologismes que l'on peut former par dérivation (ajout d'un suffixe comme « -erez » sur un radical pour former l'idée d'une action), il met plutôt en valeur d'autres ressources de la langue : la substantivation des verbes pour désigner des idées abstraites, l'exploitation de la polysémie des termes et leur valeur métaphorique, ou la périphrase. En ce sens, il considère qu'il n'est pas nécessaire de traduire terme-à-terme chaque mot français, et défend une approche de la traduction qui s'autorise à s'écarter de la littéralité pour mieux exploiter les ressources de la langue d'accueil (j'imagine qu'on le classerait davantage dans le camp des « belles infidèles » au sein des débats sur la traductologie).

Histoire de la langue

Alors que les bretonistes du XIX^e siècle entendent par « celtique » une origine radicalement distincte de l'héritage gréco-latin¹⁶, Vincent Roudaut entend le terme avec une acception plus proche du sens qui précédait la Révolution, c'est-à-dire que « Celtes » y est pris pour synonyme de « Gaulois », et désigne un ancêtre commun à différentes populations d'Europe. Mais il ne s'agit plus pour lui, comme les celtomanes, d'aller chercher une origine celtique première, bien au contraire, il coupe court à toute tentative allant dans ce sens, par un usage original et astucieux du mythe de Babel.

Un usage original du mythe de Babel

Roudaut est conscient des excès des celtomanes, qu'il cite pour s'en démarquer voire s'en moquer ; d'une manière générale, il se méfie de toute quête des origines premières. On pourrait en cela considérer qu'il a saisi le tournant de pensée qui menait la *Société de Linguistique de Paris* à mentionner dans l'article 2 de ses statuts, en 1866 : « La *Société* n'admet aucune communication concernant, soit l'origine du langage soit la création d'une langue universelle. ». Mais, fait intéressant,

16. Pour une analyse de ce changement de sens, cf. ma thèse déjà citée, p. 599-710.

Roudaut s'appuie pour cela sur un argument original, puisqu'il fait reposer cette exigence, rationaliste au demeurant, de ne plus se laisser fasciner par la quête d'une origine première, sur l'argument théologique du récit de la chute de Babel :

Le mode d'éclosion des langues mères, à Babel, est un mystère. Ce que l'on sait, c'est que ce ne fut pas un fait naturel, mais l'œuvre immédiate de la divine puissance. [...] On a eu beau disserter pour savoir si le langage parlé avant la Confusion s'est conservé dans quelque famille, cette question est restée et restera sans solution. Aucune langue ne peut être censée la première langue parlée, plutôt qu'une autre, [...].

Donner un seul et même idiome pour père à tous les dialectes européens, n'est-ce pas oublier qu'à Babel il se forma d'un seul jet plusieurs langues ? Chercher celle qui fut parlée dans le fortuné paysage de l'Eden, rappellerait les témérités parfois ridicules des celtomanes qui ont jeté tant de discrédit sur la question bretonne. [...] (*Supplément*, p. 2-3)

Comme souvent, lorsque des auteurs de cette époque citent un propos religieux à titre d'argument d'autorité, il est difficile de savoir si c'est à titre de *topos*¹⁷ ou par conviction personnelle. Dans la mesure où Roudaut ne situe pas l'orthodoxie théologique comme une de ses priorités, il me semble qu'il s'agit donc plutôt de la première option. Il se distingue sûrement en cela d'un Maunoir, qui, dans son *Sacré Collège de Jésus*, s'appuyait sur le récit babélien, qu'il essayait laborieusement d'articuler à plusieurs autres références hétéroclites, pour défendre la thèse selon laquelle la langue bretonne était parmi les langues primitives et fondatrices.

C'est ainsi que Babel lui sert presque de précaution méthodologique. Par exemple, lorsqu'il mentionne un fonds celtique commun aux langues européennes :

Il y a loin de là aux rêveries de ceux qui en font la langue de nos premiers parents, laquelle a pu s'éteindre à Babel. Il semble pourtant qu'il serait plus exact de dire qu'on ne connaît pas de langue plus ancienne. (*Supplément*, p. 3)

17. En analyse de discours, on nomme «topos» une thèse implicite, supposée consensuelle, sur laquelle on peut alors s'appuyer pour défendre un argument plus personnel, en bénéficiant, par contagion, de l'acceptation dévolue à la première. Cf. Ruth AMOSSY, *L'argumentation dans le discours*, Paris, Armand Colin, 2012, chapitre 3.

L'origine celtique du français

On le sait, le terme « Celtes » est ambigu et éminemment polysémique. Je ne souhaite pas revenir ici sur la pluralité de ses acceptions, mais simplement distinguer, à partir du travail de ma thèse et d'autres références précédentes¹⁸, deux grandes tendances et un changement radical de signification en Bretagne :

- Avant la Révolution, « Celtes » est généralement utilisé comme synonyme de « Gaulois » et sert à défendre la thèse d'une origine commune à différents peuples d'Europe, voire plus loin : il s'agit des discours celtomanes ou panceltistes d'auteurs visant à établir que la langue bretonne est à l'origine de toutes les autres¹⁹.
- Chez les disciples de Le Gonidec²⁰, on voit apparaître une resémantisation de « Celtes » qui semble couper le mot quelques

18. Aux travaux de Bernard Tanguy, Jean-Yves Guiomar, et Joseph Rio, déjà cités pour la situation de la Bretagne, on peut ajouter ceux de Simon James sur la notion de « Celtes Atlantiques », et de Jean-Louis Brunaux pour une déconstruction historique des usages de l'ethnonyme « Celtes ». SIMON JAMES, *The Atlantic Celts. Ancient people or modern invention ?*, Londres, British Museum Press, 1999 ; JEAN-LOUIS BRUNAUX, *Les Celtes, histoire d'un mythe*, Paris, Belin, 2014.

19. Les auteurs chez qui l'on trouve un tel discours sont par exemple Maunoir, Paul Pezron, Grégoire de Rostrenen, Cillart de Kerampoul, Louis Le Pelletier, Charles Taillandier, et jusqu'au ridicule chez Jacques Le Brigant ou La Tour d'Auvergne.

20. Chez Le Gonidec lui-même, la chose est encore ambiguë. En effet, dans la *Préface* de sa grammaire de 1807, on lit encore : « L'antiquité de la Langue des Celtes et son identité avec l'idiome Armorique, dit *Bas-Breton*, sont deux faits tellement notoires, que les mots cités comme Celtiques par une foule d'auteurs Grecs ou Latins se retrouvent tous, et avec la même signification, dans la bouche des peuples de notre Armorique Française [...] une nation dont l'origine semble se confondre avec celle des Français et des peuples de la Gaule. ». En 1838, on lit désormais : « La plus grande preuve de l'antiquité de la langue bretonne, c'est que jusqu'à présent il ne s'est rencontré aucun savant qui ait pu nous faire remonter à son origine, nous montrer ses premiers pas et sa marche progressive. Les écrits les plus anciens en cette langue ne diffèrent, dans les règles de la grammaire, des écrits modernes que par la dissemblance d'une orthographe livrée jusqu'au dix-neuvième siècle au caprice de l'écrivain. L'introduction d'un assez grand nombre de mots français [...] a pu défigurer la langue ; mais son organisation n'en a point été altérée [...] ». Voir aussi un article de 1809 : « Tableau des mots celto-bretons analogues au grec ; Tableau des mots celto-bretons analogues à l'allemand ; Observations générales sur les Vocabulaires suivants », *Mémoires de l'Académie Celtique* XII, 4, 1809, p. 434-446. Il y compare des mots bretons, grecs, et allemands, sans expliciter vraiment les conséquences qu'il tire de cette comparaison.

siècles plus tard pour n'évoquer que les Celtes dits « insulaires », et qui vise essentiellement à servir un discours au sein duquel les ancêtres des Bretons n'ont rien à voir, ni avec les Romains, ni avec les Gaulois (les deux termes ne sont alors plus synonymes), ni avec les Germains, etc. Ce sont des historiens comme Aurélien de Courson ou Arthur de la Borderie qui défendent en premier de telles thèses, appuyés par La Villemarqué, notamment dans son *Essai sur l'histoire de la langue bretonne* (1847). Ces auteurs, dits « bretonistes », seront en conflit avec d'autres, dits « romanistes » (notamment Eugène Halléguen et Eugène Morin), qui insistent davantage sur la présence du substrat gallo-romain dans les origines de la Bretagne.

Au sein de ce débat, on situerait davantage Vincent Roudaut du côté des « romanistes ». Il semble qu'il ait entretenu de cordiales relations avec Eugène Morin (selon Antoine Favé), et ce dernier est même cité en épigraphe de l'ouvrage. C'est ainsi que l'on trouve, dans le *Supplément*, plusieurs thèses suivant un tel positionnement. Notamment, dans la mesure où Roudaut tient « Celtes » et « Gaulois » pour de relatifs synonymes, et les place dans le temps avant l'ère chrétienne, ceci le pousse à dire que la langue celto-gallo-bretonne a constitué un fonds constitutif du français contemporain (bien qu'il ne parle pas d'une origine qui serait première ou exclusive). Ce celtique serait par ailleurs apparenté au latin et à l'hébreu (les formules vagues et changeantes de l'auteur ne me permettent pas vraiment de savoir si c'est avec un rôle de parent ou de frère-sœur).

L'histoire linguistique de la langue bretonne qu'il retrace est la suivante (*Supplément*, paragraphe 3) : Les Celtes sortirent de l'Asie pour aller vers l'Ouest : donc on ne peut pas limiter leur origine à l'époque où ils se trouvaient sur l'île de Bretagne. Lorsqu'ils sont venus, par vagues successives, de cette île jusqu'en Armorique, le substrat armoricain (donc gaulois, donc celtique continental) était assez fort pour incorporer les apports insulaires sans se corrompre (c'est une position typiquement romaniste).

Dans la mesure où il associe partiellement les langues française et bretonne, son histoire linguistique ne se limite pas à celle du breton, mais porte aussi sur le français (*Supplément*, paragraphes 4-7, 16, 19) :

le celtique serait une des langues les plus anciennes, à l'origine tant de celle des Gaulois que des Germains. Ainsi, pendant les cinq premiers siècles de notre ère, il se parla une fusion entre des éléments celtes / gaulois et romains. Par ailleurs, en raison de cette origine commune, l'invasion des Francs dans la Gaule constituait plutôt une certaine forme de réunion de famille entre Celtes. Après 500, «le véritable latin se réfugia dans les monastères» (p. 42), la langue française était alors constituée de «radicaux Celtes ou Gaulois combinés avec des désinences latines» (*ibid.*). Celle-ci fut abandonnée vers l'an 1000. À la Renaissance, c'est la relatinisation du gaulois qui forgea en fait le français savant et académique. Le breton reçut quant à lui peu de cette influence latine²¹, et aurait peu varié depuis ce gaulois originaire. Il aurait ainsi fourni un bon nombre d'éléments au français populaire, qui fut moins marqué par l'œuvre de la Renaissance (Roudaut donne des exemples de formations syntaxiques en français qu'il présente comme signe d'une origine bretonne, et s'arrête également sur la morphologie du verbe, considérant que le rapport aux temps composés et au passif en français sont hérités du breton).

Dans cette historiographie, Roudaut combat sur deux fronts :

- D'une part, contre les auteurs français qui se refusent à accepter une influence bretonne dans la langue française, ce qui les pousse à chercher des étymologies détournées à ses yeux, là où il considère que des rapprochements avec le breton seraient plus simples et plus éclairants :

D'après eux, le Christianisme, pour former la nationalité française, s'est uni au principe germain qui apportait l'esprit de famille et les autres éléments civilisateurs, n'empruntant à la civilisation césarienne que sa langue. Le latin aura formé le français, en s'assimilant quelques mots germains. L'élément celto-gaulois est éliminé. Cela suppose que le dialecte celto-gaulois était essentiellement différent de celui des Francs, trop grossier pour contribuer à la formation du français [...].

On dédaigne souvent d'interroger sur ces points un témoin qui a échappé aux Musulmans de la littérature, l'idiome de la vieille Armorique. Des idées préconçues le font compter pour rien. Dès qu'un mot breton a quelque rapport avec le latin, on lui donne une origine latine, alors même que

21. Il me semble qu'il est possible ici de percevoir des liens entre cette historiographie et les « thèses de Falc'hun », mais je ne voudrais pas être trop catégorique sur ce point.

sa forme indique le contraire. Les deux langues étant de la famille indo-européenne et ayant les mêmes racines, il est facile d'enlever à la nôtre tous les mots qui gênent certaines théories. (*Supplément*, p. 6-8)

- D'autre part, il s'oppose également aux disciples de Le Gonidec, qui, en raison d'un nationalisme symétrique, veulent nier toute proximité entre langues française et bretonne, et agiraient alors sur la langue bretonne pour en accentuer les particularités et brouiller sa proximité envers le français :

Les disciples de Le Gonidec rejettent ces données, dans l'intérêt de leur système [...].

La preuve, c'est que plusieurs, sous l'empire de ces préjugés, ne veulent pas conserver notre idiome dans sa forme naturelle et absolue. À cheval sur la grammaire, ils veulent du breton équivalant au français de celui qui disait équitation pour équité. (*Supplément*, p. 6-8)

Il n'est pas étonnant de constater que, dans cette histoire des langues française et bretonne, Roudaut s'appuie à plusieurs reprises sur Claude Cillart de Kerampoul (il ne connaît pas le nom de l'auteur mais cite «un dictionnaire français-breton imprimé à La Haye en 1756²²»). Pour Cillart, la langue bretonne de la ville de Vannes était la langue originelle, la plus proche de l'hébreu. Le reste du dialecte vannetais était déjà partiellement corrompu, et le breton d'ailleurs davantage. Cillart ne s'émouvait pas des proximités entre le breton et le français, qu'il interprétait comme la marque de l'origine bretonne de la langue française (ou un simple retour au giron natal lorsqu'un emprunt venant du français était indéniablement récent). C'est en conséquence de ce même principe qu'il avait proposé une réforme de l'orthographe du français permettant rendre plus visible le substrat breton : ce dernier n'était pas assez visibilisé dans l'orthographe actuelle, qui donnait selon lui trop de place au grec et au latin.

22. Claude CILLART DE KERAMPOUL, *Dictionnaire François-Breton ou François-Celtique du dialecte de Vannes, enrichi de thèmes, Dans lequel on trouvera les Gernes du François & du Breton ; les Infinitifs, les Participes - Passifs, les Présents de l'Indicatif, suivant la première façon de conjuguer ; & une Orthographe facile, tant pour l'écriture, que pour la prononciation*. La Compagnie de Leyde, 1744. Roudaut cite la deuxième édition, datant de 1756. Dans ma thèse, j'analyse le propos de Cillart p. 150-153 et je reproduis son paratexte introductif p. 1 008-1 010.

Ainsi, un des intérêts du *Supplément* est de constituer un des rares dictionnaires bretons, si ce n'est le seul, présentant une historiographie romaniste dans son paratexte (malgré les proximités évoquées entre Roudaut et Cillart, ce dernier, qui défend la thèse selon laquelle la langue bretonne est à l'origine de l'hébreu, ne peut pas être considéré comme un romaniste).

Refuser le séparatisme et mettre en avant les échanges

Comme nous venons de le voir, cette conception de l'histoire de la langue bretonne met directement Vincent Roudaut en opposition avec les bretonistes, disciples de Le Gonidec. On trouve dans le *Supplément* plusieurs affirmations de l'affinité entre le breton et d'autres langues fondatrices de l'Occident :

Nous verrons que nous sommes parents par la langue des Romains en particulier, et des Grecs, et cette parenté est la plus utile à constater de notre point de vue. (*Supplément*, p. 4)

Alors que les bretonistes refusent l'idée d'un apport romain dans la langue bretonne et y opposent l'influence du celtique insulaire, Roudaut peut revendiquer cette ascendance sans contradiction avec l'usage du terme de « Celtes », qu'il prend en son sens continental, le latin possédant en ce sens une base celtique :

Il paraît donc certain que ce que l'on nomme basse-latinité, source immédiate du français, n'est que le celto-gaulois latinisé. (*Supplément*, p. 10)

Il s'oppose ainsi à une origination du peuple et de la langue de Bretagne qui ne commenceraient qu'à l'époque des invasions germaniques sur l'île de Bretagne, au V^e siècle ; or si l'on va chercher cette source dans un temps plus ancien, il n'y a plus lieu de vouloir se distinguer des autres peuples d'Europe. Ceci a bien entendu des conséquences directes sur les choix lexicaux, puisque c'est en raison de cette origination insulaire que les lexicographes bretonistes, La Villemarqué le premier dans ses rééditions du dictionnaire de Le Gonidec, ont pu enrichir la langue bretonne à partir de termes pris au

gallois, ce qui, à terme, renforcera l'impression de proximité entre les deux langues, et donc les hypothèses d'une origine commune²³.

Ainsi, faire venir originairement d'Angleterre les Bretons avec la langue qu'ils parlent, et non directement du berceau commun, c'est aller contre les indications de l'histoire aussi bien que de la géographie. C'est donc se tromper que d'aller au pays de Galles chercher la source du véritable Breton. (*Supplément*, 4-5)

Aux yeux de Roudaut, la parenté commune entre latin, grec et breton, par un fonds celtique commun, demeure de l'ordre de l'hypothèse, mais il s'agit de l'hypothèse la plus probable :

Les traits de parenté dans les langues sont précieux à conserver. Ils peuvent alarmer l'incrédulité de quelques rationalistes ; mais les plus sensés se rendent à l'évidence sur ce point. Ils ont vu l'absurdité d'expliquer par une simple coïncidence l'identité radicale de 600 à 800 mots grecs, latins et celtiques. (*Supplément*, p. 21)

Rien donc de plus naturel que de croire à une influence décisive du langage populaire des Gaules sur les formes qui ont constitué le français. Ceux qui réduisent à presque rien la part du celtique dans la formation de la langue française, devraient dire sur quelle langue fondamentale autre que la celtique ou la gauloise reposait la basse-latinité mère du français (par le roman). Il a bien fallu une souche quelconque. (*Supplément*, p. 43)

23. Rhisiart Hincks mentionne que la circulation s'est faite dans les deux sens, les lexicographes gallois empruntant également des termes au breton pour enrichir leur langue. Rhisiart HINCKS, *Geriadur kembraeg-brezhoneg. Geiriadur cymraeg-llydaweg*, Lesneven, Mouladurioù hor yezh, 1991, p. VII-XI et réédition de 1997, p. VII. Il faut remarquer que, si les lexicographes du XIX^e se sont appuyés sur le postulat d'une parenté commune pour justifier un rapprochement lexical, c'est ensuite cette même proximité lexicale qui, à partir du XX^e siècle, a été utilisée pour justifier le discours interceltiste. Sans vouloir ici prétendre qu'il n'existerait aucun mot proche entre breton et gallois avant cette période, on constate ainsi que la comparaison linguistique repose sur un raisonnement circulaire si elle s'appuie sur une proximité lexicale pour prouver l'hypothèse d'une origine commune, alors que la proximité lexicale en question est déjà le résultat de cette hypothèse.

Pas d'intervention humaine dans la création de la langue

Un autre point de débat est récurrent au sein du *Supplément*, il s'agit de savoir comment se crée une langue. Vincent Roudaut défend la thèse selon laquelle une langue est d'abord née toute entière d'un germe inspiré par une intervention divine (au moment de la chute de Babel), puis que ce germe guide par la suite son évolution dans le sens d'une progression où son individualité continue à se manifester. Par ailleurs, il insiste à de nombreuses reprises sur la proximité entre le breton de son époque et celui des siècles précédents, pour en déduire que, si l'on prolonge ce constat plus loin dans le passé, il est probable que le breton ait en fait très peu évolué depuis ses premiers instants.

La thèse à laquelle il s'oppose est celle selon laquelle la langue bretonne serait née plus récemment, sous l'influence d'une intervention humaine, et notamment une codification par des esprits savants : c'est évidemment la thèse des disciples de Le Gonidec :

Bien entendu qu'il faut ici se défier de l'esprit de système. Ils supposent que le langage est d'invention humaine, que le système grammatical de chaque langue a été composé pièce à pièce ; d'où mes contradicteurs concluent que «le Breton, comme toutes les langues, s'est élaboré dans le creuset de révolutions de toutes sortes par l'intervention des hommes qui perfectionnent ce que Dieu n'a fait que préparer» (V. le journal *L'Océan*, Juill. 1867). Ce système frise l'erreur. Il est certain que le langage a été donné à l'homme tout fait. [...] Il est également certain que les autres langues mères furent créées à Babel, d'un seul jet, sous l'influence mystérieuse d'une intervention divine. Le rôle de l'homme y a été moindre que ne semblent le penser, avec quelques grammairiens superficiels, les écrivains du Journal précité. [...]

Il est tout-à-fait contre l'expérience de supposer qu'il leur a fallu des milliers d'années pour arriver à un point donné de développement grammatical. Les langues sont jetées au moule d'où elles se dégagent avec leurs formes propres. Ceux qui attribuent leur formation à l'expansion naturelle des facultés humaines, s'égarent dans des théories hypothétiques, sans pouvoir indiquer les procédés qui les y conduisent. (*Supplément*, p. 8)²⁴

24. Ce raisonnement vaut également pour la genèse du français : « Le français, dit-on, est né tout d'un coup ; or, le fait général et simultané d'un peuple qui crée sa langue, est impossible. Dans le monde moral comme dans le monde physique, tout se produit par agrégation ou fécondation. L'intelligence ne crée rien, pas même ses pensées ; elle opère seulement sur des éléments reçus par voie de transmission. Ainsi fait un peuple qui forme sa langue. Ici l'élément latin ne peut être le seul, puisque l'opération d'où

Par moments, ce n'est pas le *topos* de la divinité que mobilise l'auteur, mais plutôt une opposition entre un caractère présenté comme « naturel » (et valorisé en ce sens) dans la langue bretonne populaire millénaire, et le caractère « artificiel » d'une langue réformée, retouchée par des savants :

Ce qui distingue particulièrement notre vieille langue, c'est l'absence de toute trace de mécanisme artificiel. Sa nature grammaticale ne s'y prête pas. (*Supplément*, p. 8)

De la même manière que plus haut, je ne peux m'empêcher de me demander quelles sont les fonctions d'un tel recours à l'intervention divine ou la rhétorique de l'opposition entre une bonne nature et un mauvais artifice. Il me semble que, derrière cette question, ce soient davantage les conséquences qui priment. Mobiliser Dieu ou la Nature constitue un *topos* rhétorique très fréquent pour justifier un état actuel que l'on ne veut pas voir changer (jusqu'à dans les discours de la *manif' pour tous*, il y a quelques années) ; au contraire, dès lors que l'on mentionne qu'une situation est d'institution humaine, qu'elle résulte d'une convention, qu'elle est apparue à un moment de l'histoire mais qu'elle n'a pas existé de toute éternité, alors on ouvre l'éventualité que cette forme puisse évoluer, que l'on puisse décider, par décret, de la changer. Il semble donc que derrière ce débat en apparence un peu scolastique consistant à savoir si les langues sont nées toutes faites à Babel (ou avec un germe prédisposant leur évolution future) ou si elles ont évolué au fil de l'histoire humaine, se joue la question de savoir s'il est ou non possible, aujourd'hui, de réformer la langue. Or, les réformateurs sont bien Le Gonidec et ses disciples, qui entendent codifier la grammaire, proposer une nouvelle orthographe, souvent dite « philosophique », ainsi qu'un lexique renouvelé à partir de racines « celtiques » (au sens insulaire du terme).

Je ne sais pas si ce serait surinterpréter ou non les enjeux de ce débat que d'y voir également une question d'opposition entre une langue des savants et une langue du peuple. En effet, dans l'histoire décrite par Roudaut, la langue bretonne, après sa création divine,

sort le français est la suppression même de ce qui constitue le latin dans son élément formel. » (*Supplément*, p. 43)

s'est conservée intacte essentiellement dans la bouche des locuteurs simples du quotidien. Dans l'historiographie d'un La Villemarqué (par exemple son *Essai*), l'histoire de la langue bretonne prend la forme d'une décadence initiale en raison des assauts de la langue française, ce mouvement ne se trouvant endigué que sous l'action providentielle de Le Gonidec qui vient la revivifier en la codifiant²⁵.

Il doit être permis de regretter que cet antique Breton traditionnel soit tombé en discrédit auprès des savants. Quelque génie qu'on suppose à ceux qui ont voulu lui substituer un breton académique, censé régulier, celui-ci ne nous vaudra jamais le langage que nous reçûmes tout fait. (*Supplément*, p. 14)

Au-delà de la question historique, mais allant dans le sens d'une même opposition, on trouve parfois chez Roudaut une distinction faite entre la langue prise « à l'état d'élément » et langue « à l'état de science » (par exemple au paragraphe 5). Il va sans dire que Roudaut préfère la première.

Propositions orthographiques en accord avec ce principe

Une partie des propositions orthographiques de Roudaut sont à mes yeux directement liées à ses positions historiographiques : contre une orthographe qui vise à marquer une différence envers le français, il accepte de reprendre les graphies plus anciennes d'auteurs du XVII^e, qui écrivaient le breton à partir de leur formation latine au séminaire, et y inséraient donc des caractères issus du latin. Néanmoins, il ne nourrit pas une opposition de principe, ou frontale, à Le Gonidec, et accepte d'y reprendre certains éléments, notamment le <g> dur (écrire <g> seul, sans le faire suivre d'un <u>, même devant <e> et <i>) :

En consultant l'analogie sur la forme graphique des mots, on se trouve à peu près ramené à l'orthographe du P. Maunoir et de Marigo, et des autres écrivains de leur temps. Toutefois, on peut encore la simplifier en s'inspirant de Le Gonidec. (*Supplément*, p. 25)

Faut-il unifier l'orthographe ?

On peut constater que Roudaut lui-même n'est pas constant dans ses choix orthographiques : Gwennole Le Menn le remarquait déjà.

25. Cf. M. MORVAN, *op. cit.*, 2017, p. 286-300.

Cela peut s'expliquer par deux raisons : la première est qu'il présente généralement ses positions à titre d'hypothèses, en n'étant pas trop catégorique. La seconde est qu'il n'est même pas certain qu'il soit absolument nécessaire d'avoir une orthographe commune, unifiée, ou bien fixée :

Ainsi, la bonne philosophie n'interdit pas les recherches sur la meilleure forme des mots. Elle permet de faire valoir les probabilités ; fussent-elles spécieuses, elles serviraient à mettre en relief des points certains et intéressants. Elle ne repousse même pas, *a priori*, les simples plausibilités, et met en réserve toutes les données pour les éprouver. L'unité d'orthographe entendu comme quelques uns l'entendent, n'a d'importance qu'à raison des préjugés d'école : elle est désirable, mais sous bénéfice d'inventaire. (*Supplément*, p. 17)

Il ne s'agit pas ici d'une unification liée aux variantes dialectales, mais même simplement aux choix que peuvent faire différents auteurs, voire un même auteur, pour rendre à l'écrit une prononciation. Roudaut remarque que les promoteurs d'une unification orthographique souhaitent suivre le modèle de l'orthographe française, alors que celle-ci n'a d'unité que fragile, et depuis peu²⁶.

Ce constat concernant le caractère secondaire d'une orthographe entièrement fixée peut entrer en contradiction avec des passages où il reproche aux disciples de Le Gonidec de proposer plusieurs graphies concurrentes pour un même terme :

Ceux qui suivent le système de celui-ci, écrivent souvent le même mot de quatre ou cinq manières différentes ; par exemple *komzou*, *komsiou*, *comsiou*, *compsou*, *compsiou*, (*comchou*)... Il serait si simple de s'arrêter à la première manière, *comzou* ! (*Supplément*, p. 34)

Comme nous le verrons, ce reproche vient en fait d'une maxime méthodologique qu'il se fixe, qui est de s'appuyer sur le radical d'un mot, et de marquer les désinences d'une manière identique au fil des mots.

Là encore, il est intéressant qu'un auteur pose la question de savoir s'il est vraiment nécessaire de s'entendre à tout prix sur une orthographe

26. Rappelons que Montaigne encore était inconstant dans son orthographe. Cf. Françoise ARGOT-DUTARD, « Aspects de la langue française à l'époque des *Essais* », *L'Information grammaticale*, n° 95, 2002, p. 13-16.

commune, plutôt que de foncer tête baissée vers la question « Laquelle est la meilleure ? », qui la tient pour résolue. Ici aussi, il est possible et même probable que, derrière l'idée qu'il ne serait pas absolument nécessaire d'avoir une orthographe commune, se cache une manière de court-circuiter les disciples de Le Gonidec qui souhaitent faire adopter l'orthographe « philosophique » de leur maître. Et peut-être que sur ce point également se joue une question plus politique, qui est de savoir si l'on a besoin que quelqu'un fixe des normes à respecter, et à qui l'on reconnaît l'autorité pour ce faire, ou bien si l'on peut laisser les personnes s'exprimer dans une relative tolérance envers la diversité de leurs productions. Mais c'est peut-être moi qui surinterprète ce passage en fonction de mes préoccupations.

L'orthographe doit-elle nécessairement être contrainte par la prononciation ?

Roudaut cite à plusieurs reprises Voltaire pour le critiquer. Il attribue à ce dernier la maxime selon laquelle l'orthographe devrait constituer un témoin fidèle de la prononciation, et s'oppose à cette thèse :

[...] vouloir représenter tous les sons, c'est vouloir l'impossible. Il y a dans les sons dont se compose la parole, surtout dans ceux des voyèles, une infinité de nuances si variées et si fugitives qu'on ne peut les fixer par des signes. Voltaire a beau dire que l'écriture est la peinture de la voix, que plus elle est ressemblante meilleure elle est²⁷, aucun idiome n'acceptera ce principe spécieux s'il veut se conserver. (*Supplément*, p. 20-21)

Là non plus je ne voudrais pas commettre d'anachronisme en relisant Roudaut au prisme de théories contemporaines qu'il ne pouvait pas connaître, mais il me semble reconnaître une tonalité catachienne dans la conception qu'il se fait de l'orthographe. Pour rappel, Nina Catach a décrit l'orthographe du français comme un « plurisystème » : ce dernier est constitué de plusieurs types de caractères ayant des fonctions distinctes :

27. La citation de Voltaire provient de son *Dictionnaire philosophique*, article « Orthographe », dont elle est la dernière phrase. Il ne se trouve pas dans le *Dictionnaire portatif* original, mais figure dans les éditions à partir de celle de dite « de Kehl » (1785, par Condorcet et Decroix), qui avaient augmenté l'ouvrage en y ajoutant notamment les *Questions sur l'Encyclopédie*, d'où provient l'article en question.

- les **phonogrammes** rendent compte de la prononciation. On trouve en revanche une correspondance non-univoque entre graphèmes et phonèmes, tant sur un plan qualitatif (un même graphème peut avoir différentes prononciations, un même phonème peut s'écrire par différents caractères) que quantitatif (certains graphèmes, dits digrammes, contiennent deux caractères pour un seul phonème (ou, an, in, etc.), et d'autres comme le <x> regroupent au contraire deux phonèmes sous un même caractère),
- les **morphogrammes** visent à rendre compte des phénomènes de morphologie. Ils peuvent ainsi être flexionnels (<-s> ou <-ent> marquent le pluriel mais ne sont pas prononcés) ou dérivationnels (le <-d> de <grand> permet de faire le lien avec grandir, grandeur, etc.),
- les **logogrammes** visent à lever l'homophonie (ancre / encre).
- On peut trouver d'autres fonctions à certains caractères, notamment étymologiques.

Or, marquer la régularité de certains phénomènes de flexion et de dérivation, ou éviter des homophonies qui pourraient être fâcheuses pour l'analyse font bien partie des exigences que formule Roudaut à l'égard de l'orthographe. Alors que beaucoup de propositions orthographiques peuvent sembler rhapsodiques et donner l'impression d'un catalogue, on trouve chez Roudaut des exigences qui témoignent à mes yeux d'un réel souci de systématisme dans l'analyse linguistique, même si, bien entendu, il ne disposait pas encore de la linguistique post-saussurienne, ou de certains cadres théoriques contemporains en morphologie et en syntaxe.

Pour ne prendre qu'un exemple, il se pose la question de la manière d'écrire les déterminants possessifs «votre / vos» et «leur / leurs», le terme prononcé /o/ étant par ailleurs homophone avec la particule verbale aspectuelle (*o welet*). Son raisonnement est le suivant : tant qu'à alterner deux variantes graphiques, <o> et <ho>, autant les opposer lorsqu'elles appartiennent à la même catégorie grammaticale, et donc lorsqu'il y a risque de confusion, plutôt que d'écrire <ho> pour les deux déterminants, et réserver le <o> pour une particule dont la position syntaxique permet généralement de lever l'homophonie :

Ceux qui l'écrivent [la seconde personne du pluriel] par la simple voyelle, *o*, sont trompés par la prononciation, qui ne fait pas sentir l'articulation gutturale devant une consonne : Ex. *o tud* : il faut : *ho tud* (vos parents). À la troisième personne au contraire, le son guttural ne se fait pas entendre même devant une voyelle, preuve qu'il y est étranger. Ex. *o ano*, leur nom ; *oc'h hano* (oh hano), votre nom. Ici on voit la différence essentielle des deux pronoms, ou adjectifs possessifs. Ceux qui écrivent *ho*, à la troisième personne, veulent sans doute distinguer le pronom de la particule auxiliaire *o* (*velet*) ; mais la distinction ressort d'elle-même du sens de la phrase. [...] Au reste, en écrivant *ho*, à la troisième personne, on l'identifie avec la seconde, ce qui n'est pas rationnel : - Cette phrase-ci : - *Colled eo ho spered ac ho skiant* – Que signifie-t-elle ? Vous avez perdu le sens et la raison ? Ou bien : - Ils ont perdu ? Impossible, d'après la nouvelle orthographe, de savoir lequel on veut dire. C'est qu'il est plus essentiel de distinguer, quant à la forme, un pronom d'un autre pronom, que de distinguer un mot quelconque d'un autre mot avec lequel il n'a, quant au sens, d'autre rapport que celui indiqué par la fonction de chacun. Qui ne distingue le pronom de l'article, dans cette phrase : Le travail le fatigue. Mais comment faire la distinction, si la forme, l'espèce et la fonction sont les mêmes, comme dans l'exemple ci-dessus ? On veut éviter l'homonymie, et on l'accepte, quand elle est illogique ! Sur ce point surtout, nos livres bretons un peu anciens sont plus rationnels. Voir en particulier, Marigo, les trois catéchismes (anc. édit.), les cantiques de M. Yaouanc, etc. etc. (*Supplément*, p. 30)

Favoriser l'analogie des langues contre la seule contrainte de la prononciation

De la même manière, un principe important, qui guidera plusieurs choix orthographiques de Roudaut, consiste à donner une forme fixe au radical quelles que soient les flexions ou dérivations qu'il subit, pour pouvoir le reconnaître, ainsi qu'aux désinences, quelles que soient également les radicaux sur lesquels elles sont apposées, afin de saisir leur identité grammaticale :

Malgré ces mutations, en s'inspirant du génie de la langue bretonne et des données fournies par l'analogie des autres langues, on arrive à une orthographe aussi fixe qu'aucune autre, et qui diffère assez peu de celle du P. Maunoir et des écrivains bretons antérieurs à Le Gonidec. Ceux qui suivent le système de celui-ci, écrivent souvent le même mot de quatre ou cinq manières différentes ; par exemple *komzou*, *komsiou*, *comsiou*, *compsou*, *compsiou*, (*comchou*)... Il serait si simple de s'arrêter à la première manière, *comzou* ! Ce défaut de fixité vient de ce que, dans ce système, on néglige une règle élémentaire, d'après laquelle il faut distinguer dans les mots une partie invariable appelée radical, et une partie variable qui est la

désinence. Cette règle fait ressortir la véritable forme des mots, et montre quand on doit doubler la consonne, ou préférer la lettre forte à la faible. Ainsi, le radical ne devant pas varier, l'addition de la désinence plurielle à un nom substantif, n'en doit pas changer la forme. (*Supplément*, p. 34)

Applications concrètes

Ainsi, je pense que l'on peut ranger les différentes propositions orthographiques de l'auteur sous quelques rubriques. La liste des propositions orthographiques n'est pas complète, notamment en raison du fait que l'expression parfois complexe de l'auteur ne permet pas toujours de suivre clairement ce qu'il veut dire. Par ailleurs, il faudrait confronter ce qu'il préconise et ce qu'il pratique à l'écrit. Gwenno Le Menn l'a fait, en partie, dans son étude sur Roudaut.

	Privilégier les formes simples	
§11	Éviter les signes d'aspiration (<h>), (§12b : surtout dans les pronoms)	<ouarn>, <ast>, <abil>, <eur>, <anter>, <buez>, etc.
§12a	<un> plutôt que <eunn>	
§13a	<ini> plutôt que <hini>	
§13b	Écrire en un bloc les prépositions conjuguées	<ennon>, <ennot>, <deza>, <dezi>, <deoc'h>, plutôt que <enhon>, <enho>, <outho>, <d'é-hoc'h>
§13a	Accepter le <g> dur de Le Gonidec	<genel>, <a gichen>
§14	Privilégier globalement les formes simples	<a oa>, plutôt que <a voa>, <a ioa>, etc.
	Éviter l'homonymie	
§12b	Écrire <-on> plutôt que <-oun> pour éviter la confusion avec le verbe être, éventuellement <-ôn>	(<evidon> plutôt que <evi-doun>)
§12b	Préférer <ho> (votre) / <o> (leur) / <o> (particule aspectuelle) à <ho> (votre) / <ho> (leur) / <o> (particule aspectuelle)	
§14	Distinguer <Bez' ez euz> / <eus> (préposition)	
§15	L'introduction du <-i-> devant le <-ou> (nommée « mouillement » suivant Butet) n'est pas inutile quand elle permet de distinguer des homonymes.	<miziou> (mois) / <mizou> (frais) ; <ruzia> (rougir) / <ruza> (traîner)

§15	Préférer <-eur> à <-er> pour le suffixe d'agent (<-our>, éventuellement) pour éviter l'homonymie	<c'hoenez> : sarclouse ou sarclage ?
	Privilégier la morphologie (flexion, dérivation) à la prononciation	
§13a	Écrire <gv> plutôt que <gw>, car <v> serait le radical et <g> un simple ajout	<gvelet>
§15	Éviter les <ch> et les <j> des pluriels, privilégier la forme commune au singulier	<-dou>, <-tou> plutôt que <-jou>, <-chou>
§ 10 , 14	Éviter le <j> et préférer le <s> ou <z>	<disprizout>, <lavarse>, <se-laou> plutôt que <disprijout>, <lavarje> ou <lavarche>, <ché-laou>
§15	Écrire <-ou> pour les pluriels, malgré la diversité des prononciations	Plutôt que <aou>, <eu>, <o>
§15	Maintenir le radical invariable quand on ajoute des désinences	
§15	La « lettre faible » (comprendre : consonne sonore ou voisée) finale est la « véritable forme » des adjectifs, rendue visible en général par les désinences verbales. Au contraire, les comparatifs et superlatifs fortifient la consonne finale.	
§15	Préférer <-ed> pour le participe passé	
	Expliciter les points communs entre breton et autres langues	
§10	Éviter le <y>, sauf pour les mots issus du grec	
§12a	<per-> plutôt que <peur->	<perober> plutôt que <peurober>
	Roudaut utilise plutôt le <c> que le <k> ou <qu>, mais ne s'en explique pas vraiment.	

Autres positions sur la langue

Dans son *Supplément*, Roudaut aborde également des questions relevant de la sémantique et de la syntaxe. En particulier, il s'interroge sur le rapport des langues entre elles, qu'il s'agisse de traduire un texte de l'une à l'autre, ou de reproduire le lexique de l'une dans l'autre.

Sa position consiste à dire qu'il n'est pas nécessaire de multiplier les termes si l'on sait assez bien exploiter la polysémie de ceux existant,

ainsi que la puissance métaphorique qu'ils offrent. Par ailleurs, certaines transformations grammaticales, comme la substantivation des infinitifs, ou l'usage de noms en complément à d'autres noms, introduits sans préposition, à la place des adjectifs, permet de retrouver, avec un mode de formulation qu'il estime plus conforme à un « génie » breton, les subtilités de formulation de la langue que l'on cherche à traduire.

Qu'est-ce qu'une bonne traduction ?

En ce sens, il s'oppose aux traductions trop littérales, et met en avant celles qui savent exploiter les tours de la langue d'accueil, y compris si elles ne reprennent pas terme-à-terme l'idée d'origine.

Traduire, c'est substituer le mécanisme d'une langue à celui d'une autre langue. Traduire en breton, par exemple, c'est rendre en cette langue les pensées d'un auteur comme les eût rendues un breton bretonnant s'il les avait conçues lui-même : ce qui ne s'appelle pas calquer. Dans une traduction, une extrême fidélité est une extrême infidélité. (*Supplément*, p. 66)

On perçoit ainsi chez lui une réflexion sur la question, qui me semble rare dans les écrits bretons de l'époque : la question est pourtant abondamment débattue dans d'autres milieux, le débat sur les « belles infidèles » existant au moins depuis le XVII^e (entre Nicolas Perrot d'Ablancourt et Anne Lefebvre, par exemple). On sent ainsi que la culture classique de l'auteur lui permet d'aborder cette question avec un recul que n'ont pas nécessairement les traducteurs de *reflexionou profitabl* et autres *canticou spirituel*.

Faut-il chercher des mots bretons pour tout mot français ?

Si les traducteurs en *brezoneg beleg* sont bien entendu visés par un tel raisonnement (Roudaut ne les nomme pas ainsi, l'expression n'est pas encore vraiment diffusée, et elle provient du camp adverse), ceux-ci ne sont pas les seuls. Roudaut considère en effet que les auteurs de traductions à calques tout comme les disciples de Le Gonidec partagent un présupposé commun : c'est qu'il faut un mot breton pour chaque mot français. C'est cette idée même qu'il égratigne en valorisant les périphrases ou les usages métaphoriques de termes déjà existants. Les thèses de Roudaut concernant la qualité d'une traduction ont donc directement pour conséquence de remettre en question la démarche

de création lexicale de Le Gonidec et ses disciples : d'une part car il ne serait pas nécessaire de créer un mot breton pour chaque mot français existant, d'autre part car une telle démarche reposerait en fait sur une conception profondément française de la syntaxe de la phrase qu'il s'agirait seulement de décalquer. Roudaut raille ainsi quelques exemples de traductions proposées par Le Gonidec, comme « ur garantez vreureg » pour « un amour fraternel » :

Il y a des préjugés d'écolier qui ne permettent de voir aucune langue qu'à travers le français. Sous l'empire de ces préjugés il parut, il y a environ 50, des traductions de quelques livres de S. Liguori²⁸, dont une surtout fut très-vantée. Elle calquait exactement le français. - *An ouvrach a behini e roer an draduction...* [...]

Faut-il donc s'étonner de la vogue de ce breton académique ou de cérémonie, qui tend à supplanter le véritable ! Le Gonidec avait à compter avec ces préjugés absurdes, et il les a trop subis. Il a forgé certains mots, changé le sens de quelques autres : *Eur garantez vreureg* ; *eur skiant holleg ho deuz* ; *erbeduz int*. Ce qui est censé signifier : Ils ont une amitié fraternelle ; une science universelle ; ils sont recommandables. Ces termes sont évidemment forgés pour cadrer avec la phrase classique, adjectif pour adjectif, etc. (*Supplément*, p. 65)

Privilégier la syntaxe au lexique

S'il accepte l'intégration de certains mots issus de français ou du latin pour désigner des réalités abstraites, il présente également quelques tours permettant de désigner des abstractions en breton en faisant usage de procédés syntaxiques plutôt que de termes lexicalement spécifiques. Il observe ainsi qu'utiliser des verbes comme des noms permet de désigner des phénomènes abstraits, et s'oppose à l'inflation des suffixes

28. Sûrement Alphonse Liguori (1696-1787), prélat, fondateur du courant rédemptoriste dans l'Église catholique. L'ouvrage mentionné pourrait être *Alhué er baraouis, pé er beden dré sant Liguori* (1845), par Corneille Le Diot, *Bisitou d'ar sacramant adorapl ha d'ar Verc'hes santal : evit peb deiz eus ar miz composet gant an Aotrou Alphonse de Liguori* (1830), par Yves Perrot, *Faeçon da garet Jesus-Christ dre ar gomportamant pe an oevrou great e galleg gant Sant Liguori a laqueat e brezonec gant an aotrou Le Lez persoun Gwineventer* (1844) par Guillaume Le Lez, ou encore *Hent ar groaz tennet eus al levriou St Alphon de Liguori ha troet e bresonec gant ur baelec eus a escopti Quemper* (1862), par Jacques Perrot.

que propose Le Gonidec pour certaines de ses traductions lexicales : ici aussi, il si moque de certains mots comme *tamalledigez*, *colledigez*, etc. :

La structure des mots est moins essentielle que celle des phrases ; souvent même on est obligé d'en admettre qui ont une forme étrangère, comme les termes de science, de religion : - *Consolation*, *contrision*, *religion*, *donezon*, *comprenezon*, *rezon*, *dispans*, etc. L'admission de ces termes nécessaires, et qui ont prescrit, n'atteint pas la langue dans sa constitution intime. Cependant la forme des mots n'est pas pour rien dans son organisme : une fausse désinence peut rendre une phrase inintelligible. Le français a emprunté au latin, entr'autres, la désinence *io*, *sio*, *tion* qui, dans cette dernière langue, exprime l'idée d'action, que le français confond souvent avec ce qui en est le résultat ; c'est-à-dire qu'il donne le même nom à l'état et à l'action, à la cause et à l'effet. *Illustratio*, par exemple, signifie, action de rendre claire, remarquable ; le mot en français signifie aussi : qui est remarquable, etc. En breton, c'est l'infinitif, ou simplement le radical, qui désigne l'action. L'infinitif, en effet, est le mode substantif, le nominatif du verbe, (*nomen verbi*) et le breton n'aime pas les doubles emplois. (*Va dizonj en pedennou a ra poan d'in*). - *An eosti mad eo a ra...* Mot à mot, cela dépend de bien récolter.

Dans le dictionnaire déjà cité, on rend, *imputation*, par *tamallation*. Que l'on donne une forme bretonne à un radical français, en supprimant la désinence étrangère au breton : *Domani* (*domination*), *comport*, *douet*, *soulaz* ; mais ce dictionnaire fait l'inverse, en dépit du principe de philosophie : *forma dat esse*²⁹. Le Gonidec met *tamalledigez*, qui signifierait, s'il était breton, l'état d'une personne inculpée. Cette longue désinence, en effet, désigne l'état et non l'action. Ex. *tristidigez*, *mantredigez*. - Consternation. - Dans une ancienne vie de S. Goulven, on lit plus d'une fois, *instru*, pour *instruction* (*Eb instru*). D'après les vrais principes, ce mot serait plus breton que *tamalledigez*, *donedigez*. C'est aussi à tort que l'on substitue *permission*, à l'ancien mot, *conjez*, dont la désinence est bretonne, et l'origine inconnue, son étymologie s'étant égarée en route.

Le breton n'a donc pas de nom abstrait d'action autre que l'infinitif, ou le participe. La première fois que j'entendis annoncer la fête de l'Invention de la Croix, on la désigna ainsi : *Gouel ar groaz caved*. *Cavedigez ar groaz* n'est pas breton. En hébreu, le même mot signifie aussi, habiter et habitation.

Quelques exemples, empruntés à l'auteur déjà cité, feront voir où aboutit l'oubli de ces principes. *Abaoe ho tilec'herez eo en em garget eus a heuillerez*

29. *Forma dat esse rei* [la forme donne l'existence à la chose]. La formule a d'abord un sens juridique en droit romain (c'est de sa forme qu'un acte juridique tient sa validité) ; elle fait l'objet d'une réinterprétation métaphysique et théologique chez Nicolas de Cues au XV^e.

al levr. An dinezidigez, an tostidigez anezha a zo diez. N'eus ket a c'hoezidigez er pezh a lavaran. Ar vividigez a zo diez... Comprenne qui pourra. Et l'on aurait tort contre un tel système ! Pour rendre ces phrases intelligibles et bretonnes, il n'y avait qu'à se rappeler que le breton, resté à l'état naturel et primitif, donne à l'action son véritable nom, qui est l'infinitif. (*Supplément*, p. 55-56)

Pour terminer, voici une petite anecdote, contée avec le piquant de l'auteur, qui transpose en français ce qu'il considère comme un abus de suffixes :

«Au reste, je compte sur l'équitation des juges, disait un jeune avocat démonté.» Fussent-ils à cheval sur la loi, il devait dire, *équité*. (*Supplément*, p. 57)

Conclusion : Roudaut et sa postérité

Il me semble que Roudaut a été peu cité, ou étudié par la postérité. Le courant bretoniste a davantage influencé l'*emsav* du début du XX^e siècle, et ses thèses, en concurrence directe avec celles du *Reizer ar Brezoneg* (c'est l'inscription qui figure sur la tombe de Le Gonidec, au Conquet), n'ont pas vraiment été retenues. Lorsqu'il est cité, c'est en général pour le contenu des articles de son dictionnaire, que l'on trouve intéressant (Jean Moal s'en servira dans son dictionnaire de 1890, Roparz Hemon le cite parmi ses références), ou pour ses traductions d'ouvrages religieux, estimées dans un breton meilleur que d'autres. Le *Supplément* est ainsi qualifié de «longue causerie [...] un peu décousue» par Charles de Gaulle qui en donne un compte-rendu critique dans la *Revue Celtique* en 1873. Ce dernier n'hésite pas à dire : «Non-seulement il ignore absolument l'histoire du breton armoricain, mais il ne croit même pas que le breton ait une histoire»³⁰.

Dans *Kroaz ar Vretoned*, en 1906, on lit :

Mad a ri, ma mignon, o tilezel a-grenn roudou ar c'hoz Roudaut-ze ! Eur gwall-vleiner n'eo ken, mad da zihencha ar skrivanerien, e lec'h eeuna anê. A be lec'h en dije anavezet gwrizien ar greiou, hag hen diouizieik eus histor ar yez ?

30. Charles De Gaulle, *Revue bibliographique du Supplément*, dans *Revue Celtique*, tome II, 1873-1875, dirigée par Henri Gaidoz, A. Franck, Paris et Trübner & Co., Londres, p. 265-268.

De même, Gwennole Le Menn, qui a fait le travail philologique le plus poussé à son sujet, à ma connaissance, et sur lequel je me suis beaucoup appuyé pour trouver des références, ne consacre réellement qu'une page (la page 19), à discuter le contenu du *Supplément*, et déclare laconiquement : « Certes, Roudaut n'est pas un linguiste³¹ ».

Il est clair que Roudaut manque parfois de rigueur, s'autorise des raccourcis hasardeux, notamment dans ses comparaisons entre le breton, le latin et l'hébreu. Néanmoins, on trouve dans son ouvrage une réelle intention argumentative, une certaine insistance sur les méthodes du raisonnement grammatical, une bonne prémonition de certains phénomènes de morphologie, ou certaines fonctions de l'orthographe, qui en font à mes yeux un auteur intéressant à lire et injustement méconnu. Le manque d'érudition qu'on lui reproche me semble davantage relever d'un décalage culturel entre les savoirs qu'il maîtrise et ceux relevant de la spécialité des bretonistes : mais c'est justement un tel décalage qui rend sa contribution d'autant plus originale et instructive.

Enfin, du point de vue de l'étude des polémiques sur le breton, qui est mon intérêt de départ, j'ai eu la surprise de constater que beaucoup de débats que je croyais être apparus au XX^e siècle étaient déjà évoqués, d'une manière ou d'une autre, chez Roudaut. Ses thèses sur le breton comme un gaulois non-latinisé, en contact avec le français, ne sont pas sans rappeler les « thèses de Falc'hun ». Sa mise en avant du breton oral simple et populaire, par opposition aux inventions lexicales des intellectuelles pourrait presque être reprise terme-à-terme par Jean Le Dù ou Yves Le Berre. Sa mise en avant de procédés syntaxiques, stylistiques, et sémantiques, pour trouver un breton une finesse d'expression qui ne passe pas nécessairement par la multiplication lexicale évoque le *Trésor du breton parlé* de Jules Gros. Bref, j'ai vu en Roudaut un précurseur du courant que j'ai nommé « continuiste » lorsqu'il s'agissait d'étudier les débats du XX^e siècle³², ce pour quoi j'ai trouvé utile de venir le présenter à Brest.

31. G. LE MENN, *Contribution à l'étude des dictionnaires bretons*, op. cit., livre 11, p. 25.

32. Cf. M. MORVAN, op. cit., 2017, p. 884-945.

Ma position personnelle ne consiste pas à déclarer qui a tort ou qui a raison au sein de ces débats, mais de tenter de comprendre de quels enjeux politiques et sociaux ils sont révélateurs. Cela me donne envie de continuer ce travail en allant chercher les polémiques sur la langue bretonne et son orthographe, en lien direct avec la personne de Vincent Roudaut, dans au moins trois revues :

- *Feiz-ha-Breiz* : il y écrit un article en 1865, en réponse, semble-t-il, à Jean-Charles Kersalé, qui écrit également un article de réponse 1867. Il doit donc y avoir une controverse au long cours au sein de ces numéros : je vais tâcher de voir où il commence et où il se termine.
- *L'Océan*, bien entendu : j'ai déjà commencé et j'ai trouvé plusieurs articles. Roudaut semble avoir le pseudonyme *Arvorad*, *Bragou-Berr* est sûrement Jean-Marie Salaün, pour les autres, il faudra que je parvienne à faire le lien entre les pseudonymes et les personnes, autant que faire se peut.
- Dans *Kroaz ar Vretoned*, un essai concernant la graphie du breton, *Diviz entre Lan ar Beuzik ha Yann al Lenner*, entre le 20 mai 1906 et le 25 novembre, où Roudaut est mentionné, en mal (cf. extrait plus haut). Là aussi, il faut que je regarde ce qui se trouve avant et après ces articles.

En bref, l'*étude récréative et sérieuse* de l'auteur peut être perçue comme une précieuse porte d'entrée pour l'étude de polémique anciennes visant déjà à instaurer des formes correctes et incorrectes pour la langue bretonne et à lui attribuer des origines, en s'intéressant particulièrement aux enjeux politiques et identitaires se jouant derrière ces discussions.